Histoire des textes.

L. D. Reynolds, N. G. Wilson, *D'Homère à Érasme. La transmission des classiques grecs et latins.* Traduction de C. Bertrand, mise à jour par P. Petitmengin : Paris, C. N. R. S., 1984, xv-262 pages, 20 planches. Prix : 137 F.

La traduction, très attendue, de cet excellent ouvrage a d'abord été faite sur la première édition de *Scribes and Scholars* (1968) ; elle a contribué à faire naître la deuxième édition (1974) et apporte à celle-ci quelques compléments ; elle est donc parfaitement à jour. Le titre français étonne seulement un peu, car il ne répond plus au contenu du livre, puisque un cinquième chapitre retrace maintenant l'histoire de la critique textuelle *après* Érasme jusqu'à Bentley et Lachmann. La disposition des six chapitres de l'ouvrage est commode : l'Antiquité, l'Orient grec, l'Occident latin, la Renaissance, après la Renaissance, la critique textuelle ; le texte est limpide, attrayant, les notes précises et riches ; les planches sont très bien choisies et clairement expliquées. Hellénistes et latinistes devraient tous lire et pratiquer ce livre remarquable, plein de savoir et de talent. La première édition a déjà été présentée ici (t. 46, 1968, p. 446-448) par P. Petitmengin à qui nous devons cette adaptation si réussie ; je noterai seulement un flottement dans le découpage chronologique des trois premiers chapitres : ainsi l' « Antiquité » descend jusqu'au IV^e^ siècle pour Rome, mais l'Orient « hellène » (différent de « grec »?) part du début de l'Empire. La documentation est de premier ordre ; j'ajouterai quelques références : F. Della Corte, *La filologia latina dalle origini a Varrone* (1937 ; 2^e^ éd. Firenze, Nuova Italia, 1981), p. 171, et J. Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme* (Paris, Belles Lettres, 1981), p. 197, entre autres ; il fallait signaler la nouvelle édition, avec son troisième volume, de l'*Isidore* de J. Fontaine (Paris, Études Augustiniennes, 1983), p. 182 ; rappelons que l'ouvrage magistral de L. Holtz ne traite que de Donat *grammairien* (ce n'est déjà pas si mal), p. 173. Dans les références bibliographiques, il convient de citer systématiquement les recueils d'articles, ceux de Marrou (p. 172) et de Courcelle (p. 182), par exemple, et ne pas dater les livres de leurs reproductions (les *Vorlesungen*[2] de Wackernagel datent de 1926-1928, non de 1950, p. 175). Parmi les trouvailles de notre temps, il fallait faire place aux lettres d'Augustin publiées par J. Divjak.

La traduction est vivante, personnelle, mais elle en « rajoute » parfois: concocté (p. 13), gouttière (p. 15), bricolage maison, bouche-trou (p. 19), ne répondent pas au modèle, ni même « approche » (p. 12 !) ; quelques lapsus : *moins* exhaustives (p. 13), mots obsol*ètes* (p. 16, 59), benjamin (= cadet, p. 48, 90), (*ne*) fût (p. 52), rien moins (p. 66). Peu d'erreurs : l'*odieux* Julien (p. 35 : *detested*), Bibl. de la *bourgeoisie* (p. 218 : *Bürgerbibliothek* = bibliothèque municipale). En revanche, bon nombre de coquilles : p*é*lerin, déc*u*lpe (!, p. xii, dans la belle préface de Marrou) ; pas *ou* peu (p. 69), qu'on *n*'aurait (ib.), Acqueducs (p. 75), il manque un membre de phrase sur les *florilèges* (p. 77, fin), acquits (p. 78), *v*oit (= soit, devant *v*ivement, p. 98 !), décrèta (p. 114), habil*i*té (p. 125, *-li-* pour *-le-* après *-bi-*), *und* est à ajouter

devant *Christentum* (p. 174), joué (= joui, p. 182), Senaca (p. 187, devant *-ca* !), *ou* recueil (= au, p. 204), *d*ixième pour sixième (heure) (p. 262). Ces fautes vénielles ont au moins l'avantage d'inciter le lecteur à la critique textuelle... moderne !

La doctrine étant inattaquable, je me contenterai de quelques menues suggestions ; écrire : *De uerborum significatu* (p. 16, 163), *Mercure et Philologie* (p. 23), *Consolation de Philosophie* (p. 91 ; ce sont des personnifications), *Itinerarium Egeriae* (p. 37, il faut débaptiser « Ethérie »), Théodose II (*ibid.*), Théodoric est mort en 526 (p. 54) ; *Trogir* est le nom moderne de *Trau* (p. 94) ; corriger, p. 19, la deuxième référence d'Aulu-Gelle (1, 21, 2) et remplacer le deuxième *sensus* par *sensu*.

Ces minuties montrent seulement avec quelle attention j'ai lu cet ouvrage passionnant et superbement présenté.

P. FLOBERT.

Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics. Edited by L. D. REYNOLDS. Contributors : P. K. MARSHALL, M. D. REEVE, L. D. REYNOLDS, R. H. ROUSE, R. J. TARRANT, M. WINTERBOTTOM and others : Oxford, Clarendon, 1983, XLIX-509 pages.

Ce magistral ouvrage, un des livres essentiels que tout latiniste devra garder à portée de la main, constitue en réalité un volume de « Mélanges » offert à Sir Roger Mynors pour ses quatre-vingts ans. Au lieu d'essais disparates, il contient une liste alphabétique des auteurs latins, complète jusqu'à Apulée, très nourrie ensuite, à l'exclusion des chrétiens ; de grands et moins grands auteurs tardifs y figurent donc aussi : les poètes Ausone, Claudien, Avianus (et l'*Ilias Latina*), les historiens Ammien, Eutrope, Justin et l'*Histoire Auguste*, les écrivains techniques, « Apicius », Caelius Aurelianus, Palladius et Q. Serenus, les érudits Censorin, Festus, Macrobe, Martianus Capella et Nonius, le grammairien Charisius, les commentateurs Donat et Servius (leurs grammaires, hélas, sont laissées de côté), enfin la comédie du *Querolus* et Isidore de Séville (les *Étymologies* seulement). C'est dire la richesse étonnante de cet ensemble ; le maître d'œuvre L. D. REYNOLDS mérite toute notre reconnaissance. Pour chaque titre la notice donne la liste et le classement des principaux manuscrits, fait le point sur les problèmes d'établissement du texte, cite les études fondamentales et les meilleures éditions, souvent très récentes, présente un stemma quand c'est possible. On saura tout sur les nouveautés de ce siècle concernant Fronton, Rutilius ou Gallus (si c'est bien lui). Les manuscrits découverts sont opportunément signalés : l'*Hamiltonensis* de Berlin-Est pour les *erotica* d'Ovide, les manuscrits de Tolède pour Celse et Scribonius Largus, la copie de Hambourg pour le *Querolus*. 1.700 manuscrits ont été ainsi recensés, les datations revues, les références corrigées ou mises à jour.

On n'ose apporter la moindre restriction au seul sentiment qui s'impose à cette lecture : une admiration inconditionnelle ; à peine quelques broutilles çà et là : p. 13, l'édition Budé d'Apicius par J. ANDRÉ est de 1974 (celle de 1965 a paru chez Klincksieck) ; p. 174, n. 1, lire : KÜBLER (ou KUEBLER). Il est manifeste que certains auteurs ont été un peu sacrifiés : à peine plus

d'une page pour César, moins d'une page pour Varron (*De lingua Latina*) où seul un *recentior* est cité ; les manuscrits du x^e^ siècle ont aussi la portion congrue à propos de Lucain. On se pose parfois des questions au sujet des textes tardifs retenus : pourquoi Caelius Aurelianus presque seul parmi les médecins? Les grammairiens se limitent à Charisius ; on devine pourquoi : à cause des textes plus anciens que celui-ci véhicule, en particulier Palémon ; il fallait alors citer deux articles importants de L. Holtz, l'un dans les *Mélanges J. Collart* (1978), *Sur les traces de Charisius* (p. 225-233), l'autre dans *Studi Medievali*, 1975, p. 97-152, *Le Parisinus Latinus* 7530, *Synthèse cassinienne des arts libéraux*. L. Holtz est décidément la grande victime, puisque Donat grammairien est passé sous silence, malgré la magnifique édition qu'il en a donnée en 1981 et qui réglait magistralement tous les problèmes textuels. Il est regrettable qu'un de nos meilleurs spécialistes de codicologie et de critique textuelle ne soit pas cité plus souvent.

P. Flobert.

Otto Zwierlein, *Prolegomena zu einer kritischen Ausgabe der Tragödien Senecas* (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jg. 1983, Nr 3) : Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1983, 269 pages, 22 planches.

En 1966, Otto Zwierlein a publié un livre rapidement célèbre, *Die Rezitationsdramen Senecas*, qui fit quelque bruit et dont les thèses gardent, aujourd'hui encore, des partisans convaincus et des adversaires acharnés. Depuis cette date, son auteur a été pressenti pour donner une nouvelle édition des tragédies de Sénèque dans la collection des Oxford Classical Texts. Dès lors il a entièrement repris, comme il se doit, l'étude de la tradition manuscrite de cette œuvre, une étude rendue particulièrement difficile par l'existence d'un grand nombre de manuscrits contaminés.

Toute la première partie du nouvel ouvrage qui nous est proposé s'applique donc à construire et à vérifier dans ses moindres détails un *stemma* fort complexe. Comme on sait, les tragédies de Sénèque nous sont transmises par une tradition à deux branches, dont la première est représentée essentiellement par l'*Etruscus*, tandis que la seconde regroupe un plus grand nombre de manuscrits et se trouve désignée par la lettre *A*. Pour l'*Etruscus* ou *E*, Otto Zwierlein remonte à un hyparchétype ε, dont le *terminus post quem* serait constitué par le traité *De centum metris* de Servius, rédigé vers 380-382. Donc ε pourrait dater des dernières années du IV^e^ siècle. Sa genèse serait liée à l'activité éditoriale des grandes familles aristocratiques païennes ; on songe à la recension symmachienne de Tite-Live, à l'édition de Juvénal par un élève de Servius, à celle des *Métamorphoses* d'Apulée par un familier de Symmaque. Il s'agissait d'élever une barrière culturelle contre le christianisme envahissant ; dans cet esprit, les deux tragédies consacrées à Hercule (*Hercules Furens* et *Hercules Œtaeus*) ont servi à « encadrer » le recueil ; et l'on sait l'importance de l'idéologie herculéenne dans la lutte de l'aristocratie païenne (M. Simon, *Hercule et le christianisme*). Les nombreuses réminiscences sénéciennes dans l'œuvre de Claudien témoignent sans doute de l'influence exercée par cette édition ε.

Intermédiaire entre les branches *E* et *A*, le palimpseste *R* (*Ambrosianus rescriptus*) du v^e^ siècle pourrait refléter l'existence, à date ancienne, d'une troisième branche, assez proche de l'archétype ω. Ceci est nouveau et sera peut-être contesté. En tout cas, la genèse de l'archétype est postérieure à la *Médée* d'Hosidius Geta et se situe donc vers la fin du II^e^ ou le début du III^e^ siècle. Quant à la tradition *A* proprement dite, elle se subdivise dès le XII^e^ siècle, en France, en deux rameaux ; une copie de l'un de ces rameaux, η, passe en Italie vers 1270-1280 et donne naissance, par comparaison directe ou indirecte avec l'*Etruscus*, à un grand nombre de manuscrits contaminés.

On saisit là la trace d'une activité littéraire qui nous mène dans le cercle des « pré-humanistes » de Padoue, et notamment chez Lovato dei Lovati (XIV^e^ siècle) et son élève Mussato. A son tour, Pétrarque inscrit de nombreuses variantes dans les marges d'un manuscrit, le *S*, une première fois vers 1340, une deuxième vers 1360. Durant cette période, la prolifération des manuscrits et leur contamination sont telles que le phénomène devient presque incontrôlable ; si elles ne renouvellent guère notre connaissance du texte des tragédies de Sénèque, les analyses minutieuses d'Otto ZWIERLEIN lui permettent du moins d'affirmer qu'il n'a laissé de côté aucun élément important de la tradition manuscrite. Au vu du *stemma* très complexe que présente la p. 129, on lui accordera volontiers un satisfecit sur ce point. Et l'on en dira autant de l'enquête qui suit, sur les florilèges médiévaux, tels qu'ils apparaissent dans des manuscrits composés à cet effet ou à travers les œuvres d'un Hélinand de Froidmont (livre 12 des *Chroniques*, vers 1200-1204), d'un Vincent de Beauvais (*Speculum Historiale*, 1244) ou d'un Jérémie de Montagnone (*Compendium*, vers 1300). Outre qu'ils servent à contrôler quelques étapes de la tradition manuscrite, ces florilèges sont surtout de précieux témoins de la culture médiévale. C'est le « Nachleben » de Sénèque qui est en cause, sa « réception », beaucoup plus que son œuvre elle-même.

La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée *Metrik und Chronologie*, p. 182 et suivantes, commence par l'étude de la colométrie des vers anapestiques, un problème dont on connaît la difficulté ainsi que l'importance pour l'établissement du texte des tragédies. L'opinion commune des philologues, depuis LEO, veut que la forme normale des *carmina* anapestiques consiste en dimètres *kata stichon*, avec de loin en loin des monomètres qui viennent aérer le texte. Mais cette opinion n'est peut-être pas suffisamment fondée sur le témoignage des manuscrits. Otto ZWIERLEIN constate, pour commencer, que sur la disposition des vers anapestiques les deux grandes familles, *E* et *A*, sont plus souvent en désaccord qu'en accord et qu'on ne peut donc pas se fier à leur autorité. Par simple inadvertance ou par souci de gagner de la place, les copistes ont eu tendance à remplir les lignes au maximum, ce qui n'a pu que troubler l'ordonnance des vers. La présence de fins de vers, avec leur *syllaba anceps*, en milieu de ligne, a incité beaucoup d'éditeurs modernes à accepter l'idée, pourtant scandaleuse, que Sénèque aurait pu tolérer des hiatus ou remplacer des syllabes obligatoirement longues par des brèves — au mépris de toute métrique ! Et par ailleurs il subsiste, dans la tradition manuscrite même, des traces non négligeables de l'existence de

trimètres, que les modernes ont eu tendance, évidemment, à résoudre en un dimètre plus un monomètre. Otto Zwierlein veut exploiter systématiquement tous ces indices, en y ajoutant le respect d'une concordance voulue entre métrique et syntaxe (« Kongruenzregel »), afin de reconstruire des *cantica* de forme très souple, comprenant des trimètres, des dimètres et des monomètres. (Un effort analogue est tenté, p. 191-192, pour la ménie de l'empereur Claude dans l'*Apocoloquintose*.) Une telle répartition a l'avantage de supprimer la plupart des prétendues licences métriques de Sénèque. Selon Otto Zwierlein, ces recherches pourraient s'étendre aux tragiques de l'époque républicaine ; elles rejoignent aussi celles de M. L. West pour les tragiques grecs, en particulier pour Eschyle (M. L. West, *Tragica* I, *B. I. C. S.*, 24, 1977, p. 89-94).

La dernière grande enquête de l'ouvrage porte sur les synalèphes dans les trimètres iambiques de Sénèque. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette recherche, particulièrement méticuleuse ; elle fait apparaître avec assez de netteté la position spéciale de l'*Hercules Œtaeus* et de l'*Octauia* par rapport aux autres tragédies, ce qui n'a rien pour surprendre. Pour l'ensemble du corpus, Otto Zwierlein veut tirer de son enquête deux séries d'indices : pour la chronologie relative des pièces, et pour l'établissement du texte. Pour ce qui est de la chronologie relative, les conclusions sont un peu affaiblies par le fait que certaines pièces semblent avoir fait l'objet d'une rédaction moins soignée que d'autres, ce qui rend délicat l'emploi de toutes sortes de critères stylistiques et même métriques. Quant à l'établissement du texte, l'auteur étudie longuement l'emploi des synalèphes aux différentes places du trimètre, et paraît tenté, dès lors, de conformer de gré ou de force le texte de Sénèque aux « règles » qu'il pense avoir dégagées. Dans cette optique, tout passage qui s'écarte de la norme risque d'être suspecté et, si possible, corrigé, et cela nous paraît très dangereux. Ainsi, p. 224, l'auteur reprend-il une conjecture de Bentley, ce qui n'est peut-être pas très bon signe.

Deux ultimes enquêtes, sur les rubriques de scènes et sur certains problèmes d'orthographe, terminent ce livre très érudit. On saluera la puissance de travail et la profonde science de son auteur ; mais on regrettera aussi qu'une recherche peut-être excessive de l'exhaustivité en rende la lecture si difficile. En guise de conclusion, un résumé des principaux résultats acquis aurait été le bienvenu. L'auteur nous promet un deuxième volume de cette trempe, consacré au commentaire de l'apparat critique. On peut penser qu'après cela, nul n'aura plus le courage de le contredire. Les philologues d'autrefois, qui n'étaient pas moins savants, se voulaient plus discrets ; ils gardaient dans leurs fichiers certains détails qui ne méritaient pas d'être livrés à l'impression. Et ils avaient sans doute raison.

Hubert Zehnacker.

P. Petitmengin et collaborateurs, *Pélagie la Pénitente, Métamorphoses d'une légende*, tome II, *La survie dans les littératures européennes* : Paris, Études Augustiniennes, 1984, 388 pages (25 × 16 cm) et un tableau hors-texte.

Le premier volume (*R. É. L.*, 59, 1981, p. 339-340) a montré l'énorme diffusion en grec, en latin, et dans les diverses langues orientales de l'his-

toire de Pélagie, la comédienne d'Antioche devenue moine au Mont des Oliviers. Ce succès, qui offrait matière à une ample histoire des différentes versions, ne s'est pas ralenti au Moyen Age.

Ce second volume présente tout d'abord les *adaptations* grecques (B. Flusin-J. Paramelle) et latines (J.-P. Rotschild et A. Strubel, *Sainte Pélagie dans le poème* De triumphis Christi Antiochiae gestis *de Flodoard*; Fr. Dolbeau, *La passion de Hippolyte-Nonnus, martyr de Porto*; B. Bavant, *L'adaptation de la* Vita Sanctae Pelagiae *par Renier de Liège*; Fr. Dolbeau et J.-Y. Tilliette, *Vie, en hexamètres dactyliques, de sainte Pélagie attribuable à Gevehardus de Grafschaft*; P.-Y. Lambert et P. Petitmengin, *Les vies latines abrégées de Jean de Mailly, de la Légende dorée, du Bréviaire d'York*; J. Berlioz, *Sainte Pélagie dans un* exemplum *d'Étienne de Bourbon*) en gros, du x^e^ au xiii^e^ siècle. Viennent ensuite les *traductions* en ancien et moyen français — nombreuses ! (J.-P. Bordier), en italien médiéval (A.-M. Babbi), en portugais ancien (B. Munk Olsen), en vieil-anglais (J. E. Cross), vieil-allemand (K. Kunze) et moyen-néerlandais (Ph. Noble). Rien — jusqu'ici — en vieil-irlandais, mais la légende, qui est montée jusqu'en Écosse, a atteint l'Islande et en tout cas a laissé des traces dans la saga scandinave de Barlaam et Josaphat (R. Boyer), autre histoire qui a beaucoup voyagé.

Je ne peux que signaler la richesse d'un tel panorama, mais aussi la constance avec laquelle, qu'ils éditent ou non un texte nouveau, les différents auteurs s'efforcent de préciser à quelle forme de la tradition remontent les modèles de leurs traductions ou adaptations (voir le tableau hors-texte en fin de volume), d'étudier le travail littéraire de chacun. J'ajouterai aussi que l'étude de la légende originelle, promise pour ce second volume, ne paraîtra que dans un troisième, mais qu'elle y sera accompagnée d'une série de recherches qui ajouteront aux attraits de notre Pélagie, même pénitente.

Y.-M. Duval.

Éditions de textes. Collections.

Collection Guillaume Budé.

Tite-Live, *Histoire romaine*, livre XXXVI (tome XXVI), texte établi et traduit par André Manuelian (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1983, cxl-131 pages dont 79 doubles, 3 cartes hors-texte.

Ce volume de la quatrième décade est le quatrième à paraître et le deuxième dont nous avons la charge de rendre compte, après le livre XXXVII de J.-M. Engel (*R. É. L.*, 61, 1983, p. 336-340) ; il est sensiblement moins épais que ses prédécesseurs, parce que le texte est court (45 chapitres, et non 65 comme l'indique le titre courant p. 77 à 79), ne concerne qu'une année (p. lxxvi-lxxxiv ; même si la chronologie de détail est un peu trop serrée, p. lxxxiii), et ne comporte pas d'événement de politique intérieure notable ; l'éditeur a de plus opté pour des notes additionnelles assez succinctes quoique suffisantes (mais l'imprimeur a choisi, lui, de les répartir entre texte et appendice, sans égards pour le lecteur), tout en donnant à son introduction une ampleur comparable à celle des volumes précédents.